

PETITS RÉCITS ET AUTRES SÉISMES

B  
  
B  
E  
L



le bipède obscur

*Nous pérîmes chacun tout seul*

Vers célèbre de *La Charge de la Brigade de cavalerie légère*  
de Alfred Tennyson.

Repris dans *La promenade au phare* de Virginia Woolf.

*le bipède obscur*

Conception et coordination: D. Kimm

Nous arrivons en même temps. Le local est trop grand car nous sommes peu. Réunis sous un éclairage théâtral, l'espace autour est vaste et noir. C'est le grand rien rempli de voix, de démons et de mystères. Nous ne sommes pas de grands bavards, nos voix sont basses et pourtant nous parlons. Je pose des questions et j'obtiens des réponses. Précises, impudiques, implacables. Parfois ces réponses sont déjà comme une fiction, comme un poème. Nous écrivons mais ce qui se joue ici déborde la littérature.

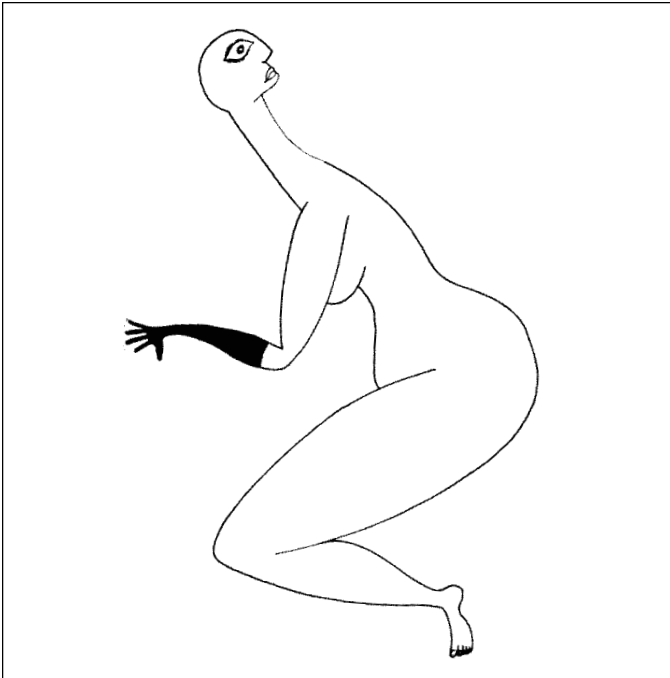
Une chose est certaine: nous avons déjà fait l'expérience de la solitude. La solitude comme une évidence acceptée. J'ai souvent cette phrase dans la tête: *Nous périmes chacun tout seul*. Il y a dans ce *chacun tout seul* quelque chose de si désespéré et en même temps si drôle. Chacun tout seul donc nous sommes là... et moi avec eux. Ils m'intéressent, ils m'intriguent, ils me déroutent. Je ne sais pas exactement ce qu'il adviendra d'eux. Chose certaine, ils sont vivants, vibrants. Ils exigent de la vie qu'elle palpite. Cela me plaît, cela me convient.

C'est vrai que nous sommes peu et parfois un peu silencieux. Peut-être simplement parce que nous connaissons le poids des mots.

*D. Kimm*



VÉRONIE VENNE-MARTINEAU



Tournoyer

# Ici

Je ne devrais pas être là, mais pourtant j'y suis.

Les nuages sont gris foncés, mais ils ne déversent pas encore leur chute. Parmi cette masse moelleuse, je distingue un trou bleu.

Douce mélancolie.

Présentement, tout semble nul. Même la mignonne porte jaune du logement d'en face paraît fade.

Je ne devrais pas être là, mais pourtant j'y suis.

L'ambiance est mortelle.

Me coucher, oui, je voudrais me coucher. Pourquoi pas sur ce sol glacé?

Les regards insistants me jugeraient.

Sans bonté aucune.

Je pense, malgré la confusion qui règne en moi.

# Tumulte

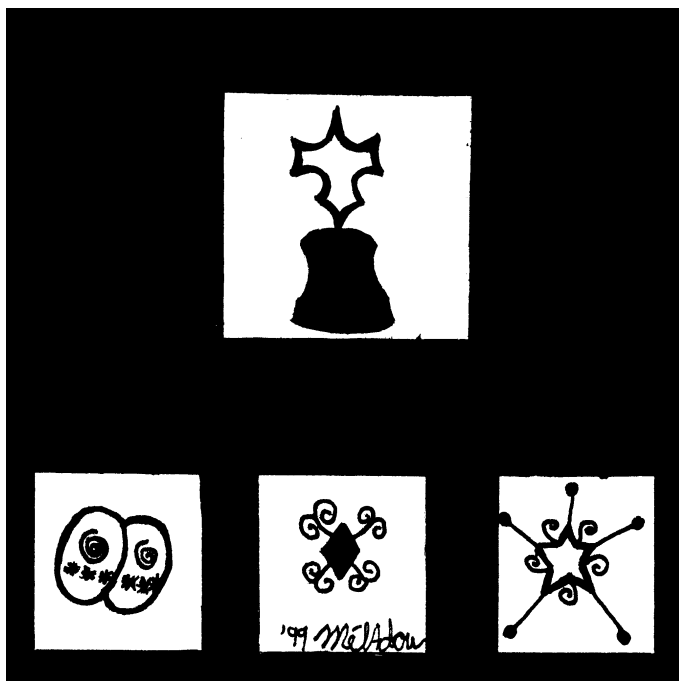
Elle vit dans un chaos psychotique de l'âme. Elle marche dans la rue – qui est parallèle au ciel – pour aller là où toutes les absurdités se rencontrent : nulle part !

La réalité absurde est la fin de tout, se dit-elle. Elle voit à peine la folie autour d'elle. Elle marche à contre-courant, autant dans la vie que dans cette rue qui ne semble jamais finir. Sa propre vie lui est devenue incompréhensible et elle se sent complètement à part de tous ces gens qui la regardent de leurs yeux hagards. Elle ne les remarque plus et continue sa quête vers l'absurdité. Libérée.

Elle s'arrête, là. Nulle part.

Elle semble s'asseoir dans l'invisible air et se retrouve sur le dos de l'univers tout entier. Elle regarde les cieus qui sont magnifiques avec des formes qui ne cessent de se déformer. Elle se sent seule dans un monde où personne ne remarque sa présence. Elle regarde intensément le ciel d'un bleu profond et se sent bien.

MÉLANIE LADOUCEUR



Blessed

# Pluie humaine

Tu ne doutes même pas  
Que tu es la raison de mon existence,  
Que je t'ai remarqué,  
Que tu vis au creux de mon cœur.

Du plus profond de mon être  
Je t'aime.  
Je t'aime intensément.  
Sans que personne ne le sache.

# Tempête, neige, flocons

Par un soir de froid  
J'ai vu un petit soldat.  
Tu étais loin de moi  
Et j'avais froid.

Je suis entrée chez toi  
Et tu n'y étais pas.  
C'est quelqu'un d'autre  
Que toi qui m'a réchauffée.

## Enfants, amusez-vous!

Black, un beau cheval tout noir, vivait à l'écurie près du village. Tous les enfants aimaient bien le monter pour faire des promenades. Black était très doux avec les enfants. C'est pourquoi il inspirait confiance aux parents. Un jour, un gros monsieur voulut faire de l'équitation. Mais ce monsieur était vraiment très gros et Black eut peur de finir en purée si l'homme faisait la randonnée sur son dos et il se sauva. Alors, le gros monsieur essaya toutes les autres montures. Aucune n'était capable de le supporter. Le propriétaire de l'écurie dit au monsieur : « Attendez-moi, monsieur, je vais chercher Black. » Peu après, le propriétaire arriva avec Black. Celui-ci laissa grimper calmement le monsieur tout en se disant : « Cette promenade lui coûtera la vie ! » Quand le monsieur lui fit signe, Black partit au trot. Cependant, le monsieur voulait toujours aller plus vite. Il lui disait sans cesse : « Plus vite, plus vite ! Tu es très ennuyant ! Tu ne vas pas assez vite, paresseux ! » C'est alors que Black rua. Il le fit tellement fort que le gros monsieur tomba par terre. Il était très fâché d'avoir déchiré son bel habit. Black se dit : « Tant pis pour lui ! Quelle idée aussi de mettre un habit pour faire de l'équitation ! »

L'homme alla se plaindre au maître de Black. En temps normal, celui-ci ne l'aurait pas cru, mais, voyant que le bel habit était déchiré, il se dit que c'était la vérité et promit au monsieur de gronder Black. Le gros monsieur n'arrêtait pas de se plaindre. Il radotait : « Je ne reviendrai plus jamais ici ! Aucun de vos chevaux n'a pu me porter ! Le seul qui en a eu la capacité m'a jeté par terre ! » Les enfants riaient de lui. Il partit de l'écurie tout en promettant de ne plus jamais y remettre les pieds. Il en avait assez des chevaux. Il souhaita ne plus jamais en revoir de toute sa vie. Quant à Black, sa punition fut de ne pas donner de randonnées aux enfants pendant deux semaines. Quand ce délai fut terminé, les enfants recommencèrent à le monter et ils s'amuserent beaucoup. Tous oublièrent l'accident... *qui n'en était pas un.*

ALEXANDRE PICHÉ



# Ravager

# Les loups

Je rêve du jour  
où ces vagabonds erraient  
c'était le temps des troubadours  
ce temps qui ne reviendra jamais

La lune sanglotait  
aux hurlements des loups  
et la terre incertaine se calmait  
quand l'empreinte des poètes  
effleurait sa peau ridée

Quand le vent les effaçait  
c'était la mer qui les berçait  
sommeillant légèrement comme la brume  
se réveillant aussi rageusement que la vague

Ces vagabonds n'ont su disparaître  
même dans le smog et le béton  
je suis un de ces anges ravagés  
immortalisés par les manuscrits  
et ressuscités par les ténèbres

Je vis dans l'obscurité  
oublié et mal-aimé  
rejeté par le destin  
et guetté par la fatalité

Ma plume est enragée  
son encre est venimeuse  
traquant les conspirateurs  
qui m'ont fait voir le jour  
où je ne trouve que la noirceur  
où je ne vois que des croix  
qui ensanglantent l'horizon  
et dessèchent les ruisseaux

Je n'ai jamais eu de lune  
à qui hurler ma peine  
c'est au contraire sa lueur  
qui me transperce en se cachant

Je rêve que sa blancheur  
vienne se coucher contre ma peau  
pour réchauffer ma solitude  
à la saison des abandons

Je marche sur ce béton  
qui me mènera aux hommes  
l'asphalte me fait mal  
il ne s'agit pas de mon sentier  
mais pour chercher l'archange  
qui m'aimera pour une nuit  
en me torturant au matin  
j'y marcherai encore longtemps

Je traîne derrière moi  
le temps des troubadours  
ce temps qu'on croyait révolu  
ces âmes que je ramènerai  
sur le pavé de l'ostracisme

## Louange d'archange

Pour toi qui as surgi  
Au milieu de mes nuits  
Pour jeter sur mes rêves  
Des pétales qui s'élèvent

J'ai ton nom dans la peau  
Un souvenir éphémère  
Qui provient d'outre-mer  
À travers les échos

Je t'écris aujourd'hui  
De l'encre de l'espoir  
Qui redonne à la vie  
Des mirages qu'on veut voir  
Trop longtemps solitaire  
Dans le cœur de la mer  
On regrette après coup  
Cette vie qui échoue

Pour toi qui as surgi  
Au milieu de mes nuits  
Tu verras aujourd'hui  
Que je sors du repli

C'est l'enfance effondrée  
Du forçat révolté  
Qui le pousse à crier  
L'injustice ignorée

Arrive donc par derrière  
Comme tu le fais dans mes songes  
Sur le pont des mensonges  
Qui enjambe l'hiver  
Que ta brise de beauté  
Me ravage à jamais  
Si c'est le prix à payer  
Pour le vœu exaucé

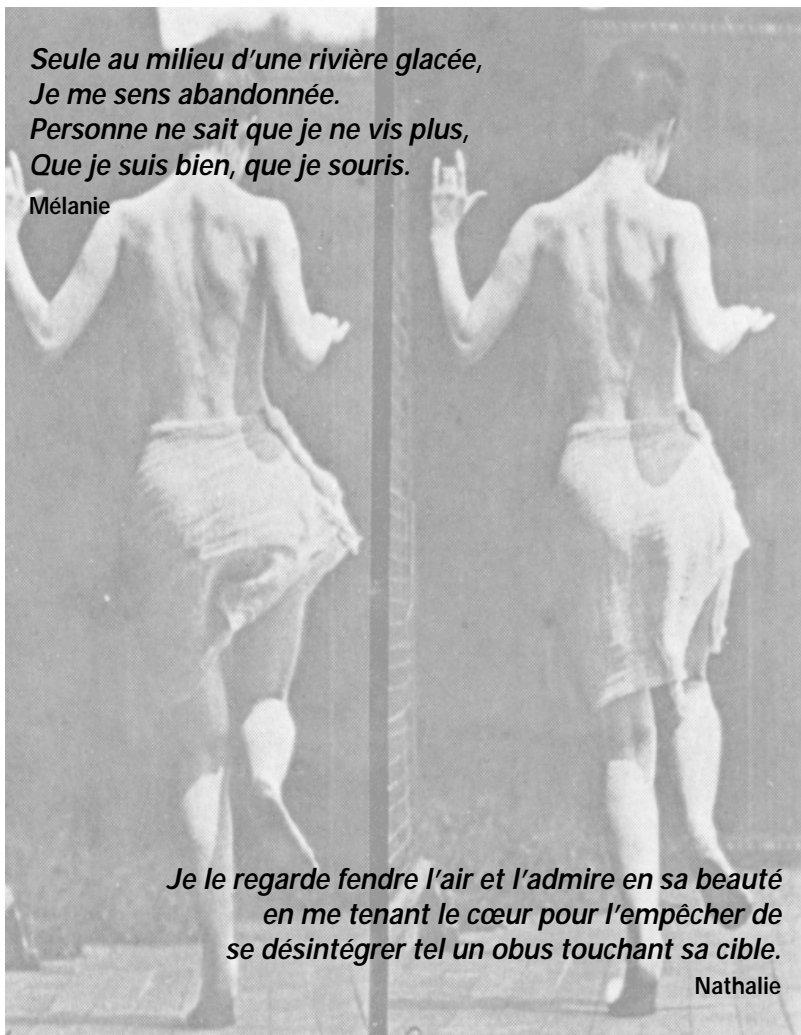
Dans tous les espoirs  
Il y a un miroir  
Qui reflète l'au revoir  
Arrivé dans le soir

Dans tous les adieux  
Un serment capricieux  
Toujours dénudé  
De cette éternité

Au pays des archanges  
Toi la plus belle  
La plus dangereuse  
D'entre les fleurs du ciel  
La belle louange  
Du pays des archanges

*Seule au milieu d'une rivière glacée,  
Je me sens abandonnée.  
Personne ne sait que je ne vis plus,  
Que je suis bien, que je souris.*

Mélanie



*Je le regarde fendre l'air et l'admire en sa beauté  
en me tenant le cœur pour l'empêcher de  
se désintégrer tel un obus touchant sa cible.*

Nathalie

ANNIE-FRANCE LECLERC



*A imer*

# Pigeon

Quand je déploie ma fierté  
Pour m'envoler toujours plus haut  
Je laisse mon cœur parler  
Je le laisse faire le grand saut

Quand dans mon bec l'on n'entend  
Que le gloussement du mépris  
Qui m'empêche de vivre vraiment  
Je ne veux qu'une seule chose  
Libérer mon cri

Quand le vent est contre moi  
Et que la terre entière me rejette ses miettes  
Je prends tout le blâme sur moi  
Je ne suis qu'un pic-assiette

Je n'ai point peur des autres  
Encore moins de mourir  
Je n'ai pas peur qu'on me reproche mes fautes,  
Je veux simplement ne pas être l'oiseau qui fait rire

# Pourrait-elle

C'est une rivière de sang  
D'os et de chair qui nous sépare  
Pourrait-elle être plus brillante et plus claire  
Que ces miroirs qui te regardent  
Réflétant la lumière de mes prières

C'est une crevasse de peine  
D'amour et de haine qui lie mon cœur  
Pourrait-elle être plus libre et plus belle  
Que cette machine à douleur  
Qui rouille en ce temps de pleurs

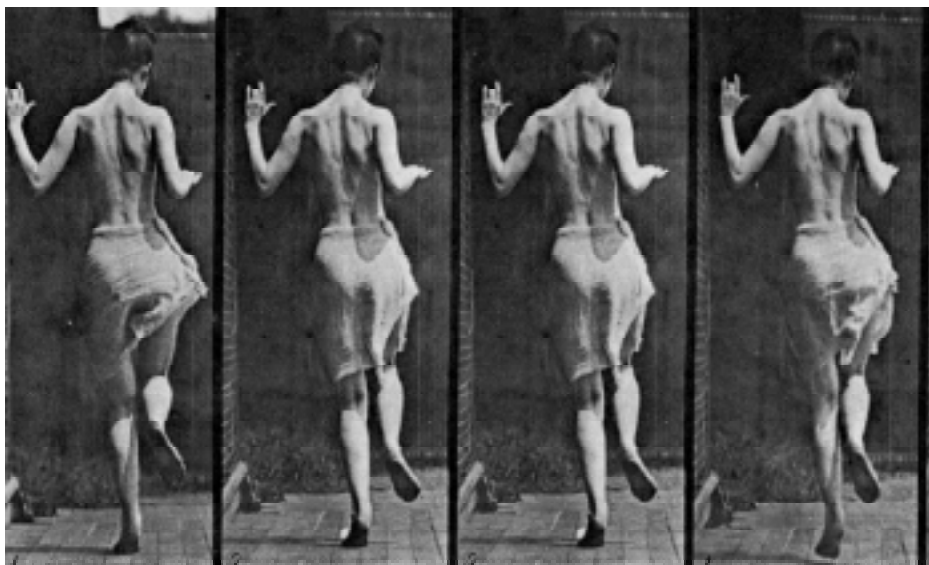
C'est une montagne de pierre  
De sable et de terre qui me blesse  
Pourrait-elle être plus précieuse et plus docile  
Que ces cailloux au fond de mon âme  
Qui se brisent, se meurtrissent, se meurent

C'est une prison de verre  
De vitre et de fer qui nous retient  
Pourrait-elle être plus tranchante et plus effilée  
Que ces mille poignards dirigés, s'enfonçant, par malheur  
Dans mes plaies d'hier

Pourrait-elle faire le vacarme du silence  
Pourrait-elle être le chasseur et la lance  
Pourrait-elle taire les images d'une enfance  
Pourrait-elle être celle qui n'aurait pas eu cette chance

*Dans les décombres de mes espoirs déçus  
La solitude est lourde  
J'en arriverais à quémander des caresses d'amants insaisissables  
Si ma dignité n'était mon unique et ultime bouée  
En cet océan de gouttes d'eau qui se côtoient  
Sans jamais se fusionner*

Evita



*Le sable dans mes souliers  
M'empêche de marcher.  
Le sable sous mes pieds  
Me reconforte, me détend.*

Mélanie

*Dans ma vallée, lorsqu'il fait beau dehors,  
en dedans on a un gros soleil et on sourit  
pour le montrer aux autres  
à travers les craques de nos dents.*

Nathalie



*Je suis un guerrier des déboires  
Dont le reflet dans un miroir  
Se montre toujours solitaire  
Loin des belles de cette Terre*

Alexandre

*Je me trouvai assis seul au chevet de mon univers  
en le regardant frissonner, impuissant.*

Martin



*Je déteste avoir des regrets.  
Le pire, c'est lorsqu'ils sont engendrés par la peur.*

Véronie

EVITA



**Lutter**

## Cavale désespérée

En ce désert de froides machines,  
J'ai cœur de cire.  
Un vent suffit à l'oppresser  
Le sable à l'écorcher.

En mes yeux écarquillés,  
Scrutant l'infinie obscurité,  
Du sable s'est insinué,  
Et avant que ne roulent les larmes sur mes joues desséchées,  
M'apparurent des mirages enflammés.

Pourtant passent les dunes et les tempêtes  
Mes pas continuent de me porter

Je conserve comme seuls souvenirs ces regards éplorés,  
Ces cris étranglés,  
Leurs larmes d'impuissance.

Je porte leur peine en bouclier.  
Je continuerai à avancer,  
À travers dunes et tempêtes,  
Peu importe la bise,  
Les blessures infligées.  
Je porte leur espoir en bouclier.

Lorsque l'ingratitude eut soufflé sur son cœur,  
Il m'abandonna à l'ombre de la solitude et de l'oubli

Je croyais être pour toujours votre dame  
Comment oublier paroles et baisers si doux ?  
Vous vous abreuvâtes à la source de mon âme  
Comment croire que vous en oublieriez le goût ?

Me ferez-vous croire ami  
Que le fruit déjà entamé  
Vous supprime tout appétit  
De votre éternelle dévouée ?

Je ne sus m'offrir sans me perdre  
Où retrouverai-je mon honneur ?  
Et ma pureté et ma candeur ?  
Par quels mots pourrez-vous me les rendre ?

Vous me menâtes en terres inconnues  
Là où ma survie est incertaine  
Alors le souvenir de vous me condamne  
À une vie amère et perdue

Où laissâtes-vous nos confidences et caresses ?  
En mon âme elles sont roses où je me saigne sans cesse  
Sûrement qu'en votre cœur elles ne sont que poussières  
Que d'un geste las vous balayiez vers hier

Je dus pourtant m'y résigner  
Je ne puis que jurer que jamais plus  
Ingrat ne recevra ma candeur en offrande

# Distance

Tellement de distance entre ce que l'on voit et ce que l'on touche  
On peut éternellement faire l'autruche et filtrer nos regards  
Mais la vie continuera à couler en nous entraînant vers le gouffre  
La vérité nous glisse entre les doigts  
Rien ne peut la saisir

On peut seulement sentir son éternel mouvement  
Tant de distance entre ce que l'on voit et ce que l'on touche

Tant de distance entre notre réalité et celle des autres  
Dans cette nuée d'insectes insignifiants que nous sommes  
Pourquoi s'arroge-t-on le droit d'exterminer des innocents?  
Pourquoi, loin de moi, doivent-ils courir comme des rats pour sauver  
leur espoir?

Pourquoi étrangle-t-on la révolte dans leur gorge?  
Cette réalité, si loin de moi, ébranle ma sensibilité  
Pourquoi pas celle des autres?

Tant de distance entre notre réalité et celle des autres

Tellement de distance entre ce que l'on veut et ce que l'on fait  
Comment peut-on tant se manquer de respect et manquer de respect  
envers les autres?

Agrandir le gouffre entre nos rêves et nos actions  
Suivre la masse au lieu de suivre nos intimes convictions  
Pourquoi doit-on attendre l'approbation des autres pour oser  
Être fidèle à l'enfant déçu que l'on a été?

Tant de distance entre ce que l'on veut et ce que l'on fait

Quand osera-t-on enfin nous libérer de cette peur qui nous protège?  
Nous la laissons nous écraser, nous agenouiller  
Nous acceptons, jusqu'à la mort, nous acceptons  
Peu importe tous ces rêves castrés, ces espoirs étranglés  
Nous acceptons  
Noyés en cette léthargie létale

La distance est si grande qui nous sépare de ce jour béni où les  
assassins légaux seront lapidés  
Où les rêves d'espoir ne seront plus castrés par le bon sens et la  
conformité  
En cette distance  
Combien de sang innocent ou courageux sera versé?  
Combien de révoltes seront stérilisées par la peur?  
Combien de larmes de désespoir auront tremblé?  
Pauvre animal social que nous sommes  
Incapables de relier nos valeurs humaines et nos sentiments à nos  
actions  
Toujours dans l'attente de l'approbation générale  
Cette flasque peur du rejet qui fait courber l'échine  
Et pourtant, peut-on nous blâmer de quémander l'approbation lorsque  
la tendresse nous est  
Refusée par notre propre crainte de la donner

*Debo brotar en este mundo de injusticia  
Luchando siempre con toda mi voluntad de amar  
Acceptando el sufrimiento de mis imposibles deseos  
Negando el fácil egoísmo de los miedosos*

Je dois éclore en ce monde d'injustices  
Luttant toujours avec toute ma volonté d'aimer  
Acceptant la souffrance de mes vains désirs  
Me refusant au facile égoïsme des peureux

MARTIN SAINT-GERMAIN



Imprégner

## Bébé-marteau joue avec les mots

La force d'une jeune et fraîche avalanche d'acide à pile m'ébalmobile dans mes frêles veines. À 100<sup>km/h</sup> on circule en moi. Mais qu'est-ce qu'ilmat-il? Une nièce vêtue d'une veste est retournée à bâbord et le céleste pont entre le milieu et la moitié parabole vers le bas, sans pourtant tangir par-là. Une épaisseur de carrés-papiers plombe sur mes yeux (c'est lourd târieux) et le tout ne me les soulève que temporairement à l'aide de la sous-force d'une société adjacente. Toutitouta à 60<sup>m/sec</sup> traversant le spiritueux chemin de terre au beurre de cervelet sans pourtant tangir par-là. Clok. Mais depuis quand est-ce si aisé? Mais pour qui s'éprit-il?

Ouaf quand, par delà là-bas, enfantant une entité depuis cinq sévères mois-six, oubliant le jus de la partile, corrigeant l'ébulmobile, sacrifiant son (sa) entractile, arrivant en ville, il se tut; j'en fis autant, peut-être même moins puisqu'il matile.

Bande d'esclaves, que nous veulent-ils, ces brillants brigands, en esquivant l'amorphe par leur court tentacule commun, manigançant l'avortement de la grève côtière. Dans le rubis de l'œil, l'iris s'impose comme étant l'esclave lumineux, poussé par la nature à économiser son estuaire de bois clair. Est-ce pertinent de penser qu'une flèche percutante fait en permanence la platitude en direction? Bof. Je ne peux qu'égaliser cette équation jaune sans mentionner bien sûr qu'elle siphonnat la siroteuse Bien-Aimée à l'orée d'une épopée incertaine et sans doute provisoire au moment où la fissure dans l'ossature divisionne l'hôtel des autels et quand l'effet de Doppler me charrie du bleu vers le rouge en une gyrotative segmentée diagonale magnétique nord-nord-est.

Je peux maintenant, non du point où je fus environné par une demi-centaine d'hurluberlus, mais bien directement de l'endroit où je postule en ce moment, me façonner la conception régionale d'une chose en elle-même et par le fait même, déguster une si constructive dose de quilmamol électrique, apprêté d'une méthodique manière: sous tension psychonautique et enseveli sous un gros tas de choses. Alors

quand la suite des choses enchaîne, le quilmatol est acheminé vers la salle des selles enlignées et, y est déposé par technique cinétique, la javelure rose qui lui donne sa si tendre amitié.

Et oui, et oui. Mais où est donc Carnior? Somnambule-né, carnivore financier, électrique zélé et pape masochiste, l'enquêteur s'arrête quelques nanosecondes afin de s'altérer au chevet d'un séchoir. Mais qu'y a-t-il donc ainsi pour perturber la chaoérence principale, non que l'échelle auditive ne s'y fasse, et pourquoi merde est-ce si sensible aux parties encéphales musculaires quand la nature oscille entre chair et nocif.

Dadascalie: la courbe orientée et segmentée se sépare d'elle-même à environ deux heures moins le quart et ainsi retrouve son originale posture toujours aussi prosternante, ah! quelle facture, puis s'enspiralise autour d'un axone fluide, glacial et intemporel qui parabolise encore, encore et encore, pour l'amour, encore et puis encore-encore pour ainsi n'en plus finir et poursuit sa patriotique mission toutefois quelque peu parasymbolique et panoramique et en dirais-je même plus, mission qui, observinée sous un angle plutôt aigu, semble détourner l'attention souvent suivie d'un protagoniste rondellet qui, par sa cruelle versification, enroule la plupart de ses coopérateurs et emboutit, du bout de son bouton, *son empalée métaphore préférée*.

## Dans une plaine, je m'aplatirai

Et oui, ici même, les minutes de la vie dégouttent sur mes arcades sourcilières et défilent devant ma rétine gauche en une image inversée et je jubile les joues pleines de compréhension envers ma sympathique moitié et mes divagations enflent démesurément jusqu'à l'artifice superbement géant qui m'efface la mémoire, anéantissant ainsi mon histoire jusqu'au moment où je naquis naguère sous l'ombre cristalline d'une pomme verte suspendue à l'envers dans l'arbre centré sur un arpent de terre défraîchie.

Une plaine vertigineuse se faufile entre mes pattes motrices ; j'en perds tout mon équilibre gracieux ; je m'étale de tous mes étages pendant des kilomètres et des kilomètres et je m'éteins au bout de la route tel une vieille luciole. Alors, de ma chevelure s'éjectent d'immenses pétales houleux ; ils frétilent afin que mes songes y prennent forme.

Je suis soudain autour d'Elle, elle est mystérieuse et elle refroidit. Je suis las et je me laisse bercer par le flot musical jaillissant de mes tempes ; un pédoncule, il me chatouille, chatouille les pores de ma peau si tendrement : j'asperge et je vocabule. Elle tourne son image, elle s'endort,

mon éternité, son infinitude,  
déforment ma veine bleue ;  
ma peine veut  
depuis un lustre.

NATHALIE BÉLANGER



Pleurer

## Berceuse pour maman

Pleure, pleure douce maman  
Sur tes gènes corrompus  
Pleure toute la souffrance  
Que sur toi-même tu n'auras su.

Pleure, verse des larmes amères  
Sur ton chef d'œuvre détruit.  
Surtout ne vois pas  
Qu'il se mutile lui-même  
Car il ne peut supporter  
Le poids de ton péché.

Enfin regrette donc  
De t'être enlevée la vie  
Et de nous avoir légué  
Un cadavre exquis  
Qui nous crache son horreur en plein visage  
En espérant récolter des fruits.

Et dans ces sécrétions  
Je dois trouver l'amour !  
N'est-ce pas digne du plus beau conte  
De la nature cruelle ?

Belle nature...  
Tu tends si subtilement tes pièges  
Que le plus fin des corbeaux  
Quand le renard s'amène,  
A l'air d'un chiot sans génitrice  
Parce que mère est toujours trop relatif.

# L'Oreiller

La tête appuyée contre l'oreiller de mon enfance, le corps froid sous une pile de couvertures, une petite lampe éclairant faiblement un grand mur vide... Vide comme mon cœur qui était pourtant plein de larmes il y a à peine quelques heures. Les larmes l'ont quitté, elles ont pris le chemin de l'artère: celle qui monte au cerveau. Elles ont noyé le silence du computer hors service et ont court-circuité la mort qui court vite, très vite, plus vite que la gangrène dévore un membre inerte... Elles ont poursuivi leur trajet jusqu'à mes yeux verts d'espoir ou d'un calme bleu. Et, sans faire souffrir, elles ont coulé le long de ma joue dans l'oreiller capable d'en prendre. Ça y est !!! Il faudrait que la terre soit remplie d'oreillers pour que les larmes de toutes les souffrances y trouvent refuge. S'il y avait autant d'oreillers que d'humains sur terre, les larmes ne seraient plus douloureuses. Vous savez aussi ce qui est bien avec un oreiller? C'est que lorsque l'on y appose notre oreille, on entend le bourdonnement du crayon sur le papier qui se promène et qui devient comme une locomotive qui vous tire doucement vers l'avant. On entend aussi le son de mes doigts qui, sur le matelas, jouent un prélude au sommeil d'un compositeur anonyme. Et, si sur cet oreiller il y a deux oreilles et peut-être même deux têtes, ce que vous entendez est l'écho du bonheur. Vous assistez alors, sans le savoir, à la création des étoiles et, en témoins clandestins, vous n'en glissez mot à personne parce que le bonheur, c'est comme le vent: ça vient, ça part, ça continue et l'on ne peut jamais prétendre pouvoir le tenir dans nos mains.

## Avoir une maman

Maman couchée sur le lit contre moi, elle me serre dans ses bras. Je pleure, elle aussi, pourquoi? Parce qu'elle est ma mère et que je suis sa fille. Autrement, pourquoi pleurerions-nous? J'ai 18 ans et, dans mon condo rue St-Denis, elle est venue me rendre visite. C'est la première fois qu'elle vient à Montréal depuis cinq ans. Elle est venue me présenter sa blonde, sa première blonde. J'ai mal, mal d'être une femme. Je voudrais être un extra-terrestre. J'ai les mains moites et la tête qui tourne, j'ai trop bu. Sa blonde me traite d'alcoolique. Elle, elle boit un café aux cinq minutes, elle prend des pilules contre l'angoisse et d'autres contre l'agoraphobie. Maman, elle, elle prend du lithium et 56 autres sortes d'antipsychotropes. Moi: je prends un verre. Elles s'échangent leurs pilules quand maman est nerveuse ou qu'Hélène croit entendre des voix. Moi: je prends un autre verre. Elles s'engueulent parce que maman veut manger du poulet, mais qu'Hélène veut de la poutine. Une tasse se brise sur le mur. Je bois un troisième verre. Maman, épuisée, s'assied devant la télé de mon salon, dans mon condo. Elle me regarde, paniquée. La télé, c'est le diable, il lui parle: la télé est fermée. Je me lève et je vais chercher, dans l'armoire de la cuisine, ma bouteille de vodka. Je la cale d'une shot. Maman crie, je ne dis rien. Maman pleure, je ne dis rien. Maman frappe sur la table, je ne dis toujours rien. En fait, qu'aurais-je à lui dire? Hélène, dans la chambre, fait ses bagages. Elles sont là depuis moins de 24 heures. Maman crie toujours, Hélène lui apporte son manteau. Maman cesse de crier, elle l'enfile. Hélène s'en va, maman aussi. Je pleure, seule dans mon salon, la bouteille de vodka vide entre mes deux jambes, dans mon condo de la rue St-Denis. J'ai 18 ans et j'avais une maman.

# En vos bras mon cher...

En vos bras mon cher  
J'accepterais de mourir à l'instant,  
Sans condition aucune.

Sur votre chair chaude et douce,  
Je déposerais le doux baiser de la mort  
Et laisserais un goût d'éther  
Au bord de vos lèvres avides  
Pour que s'éteigne la flamme de l'éternité.

Vos souffrances se dissiperaient sur le champ  
Et la clé de la liberté de tomber entre vos doigts fragiles.

Les portes de votre cœur  
Telle une huître close,  
S'ouvriraient pour que la lumière du firmament  
Éteigne votre âme fraîchement éclos.

Première neige, mimosa des morts,  
Deux froids baisers sur tes paupières closes.



Ce huitième numéro de *Babel* regroupe des textes de:

VÉRONIE VENNE-MARTINEAU  
page 3

MÉLANIE LADOUCEUR  
page 7

ALEXANDRE PICHÉ  
page 11

QUELQUES-UNS  
page 16

ANNIE-FRANCE LECLERC  
page 17

QUELQUES-UNS  
page 20

EVITA  
page 23

MARTIN SAINT-GERMAIN  
page 29

NATHALIE BÉLANGER  
page 33



*Mon berceau s'adossait à la bibliothèque,  
**Babel** sombre où, roman, science, fabliau,  
Tout, la cendre latine et la poussière grecque,  
Se mêlaient. J'étais haut comme un in-folio.*

Charles Baudelaire, *La Voix* (extrait)

Ce huitième numéro de *Babel*, recueil de textes littéraires d'étudiants du cégep du Vieux Montréal, est publié par le CANIF, dans le cadre d'un atelier d'écriture dirigé par D. Kimm.

© Tous droits réservés aux auteurs et au CANIF, le Centre d'animation de français du cégep du Vieux Montréal.

Renseignements:

(514) 982-3437, poste 2164

Dépôt légal: mai 1995

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Infographie et impression:

Centre de production de l'écrit du C.V.M.  
(3860)

**Canif**

**LA F**  **NDATION**  
du cégep du Vieux Montréal



Cégep du Vieux Montréal  
255, rue Ontario Est  
Montréal (Québec)  
H2X 1X6

